

IV

TAPALAPAUTAU

Il était une fois un homme qui avait autant d'enfants qu'il y a de trous dans un tamis. Un beau jour, il s'en alla faire un tour dans le pays pour chercher à gagner sa vie et celle de sa famille. Il rencontra sur son chemin le bon Dieu qui lui dit : « Où vas-tu, mon brave homme? — Je m'en vais par ces pays chercher à gagner ma vie et celle de ma femme et de mes enfants. — Tiens, » dit le bon Dieu, « voici une serviette. Tu n'auras qu'à lui dire : *Serviette, fais ton devoir*, et tu verras ce qui arrivera. » Le pauvre homme prit la serviette en remerciant le bon Dieu, et voulut en faire aussitôt l'expérience. Après l'avoir étendue par terre, il dit : « *Serviette, fais-ton devoir*, » et la serviette se couvrit d'excellents mets de toute sorte. Tout joyeux, il la replia et reprit le chemin de son village.

Comme il se faisait tard, il entra dans une auberge pour y passer la nuit, et dit à l'aubergiste : « Vous voyez cette serviette, gardez-vous de lui dire : *Serviette, fais ton devoir*. — Soyez tranquille, mon brave homme. » Il était à peine couché, que l'aubergiste dit à la serviette : « *Serviette, fais ton devoir*. » Il fut grandement étonné en la voyant se couvrir de pain, de vin, de viandes et de tout ce qu'il fallait pour faire un bon repas, dont il se régala avec tous les gens de sa maison. Le lendemain, il garda la bienheureuse serviette et en donna une autre au pauvre homme, qui partit sans se douter du tour qu'on lui avait joué.

Arrivé chez lui, il dit en entrant : « Ma femme, nous ne manquerons plus de rien à présent. — Oh! » répondit-elle, « mon mari, vous nous chantez toujours la même chanson, et nos affaires n'en vont pas mieux. » Cependant l'homme avait tiré

la serviette de sa poche. « Serviette, » dit-il, « fais ton devoir. » Mais rien ne parut. Il répéta les mêmes paroles jusqu'à vingt fois, toujours sans succès, si bien qu'il dut se remettre en route pour gagner son pain.

Il rencontra encore le bon Dieu. « Où vas-tu, mon brave homme? — Je m'en vais par ces pays chercher à gagner ma vie et celle de ma femme et de mes enfants. — Qu'as-tu fait de ta serviette? » L'homme raconta ce qui lui était arrivé. « Que tu es simple, mon pauvre homme! » lui dit le bon Dieu. « Tiens, voici un âne. Tu n'auras qu'à lui dire : *Fais-moi des écus*, et aussitôt il t'en fera. »

L'homme emmena l'âne, et, à la tombée de la nuit, il entra dans l'auberge où il avait déjà logé. Il dit aux gens de la maison : « N'allez pas dire à mon âne : *Fais-moi des écus*. — Ne craignez rien, » lui répondirent-ils. Dès qu'il fut couché, l'aubergiste dit à l'âne : « Fais-moi des écus; » et les écus tombèrent à foison. L'aubergiste avait un âne qui ressemblait à s'y méprendre à l'âne aux écus d'or : le lendemain, il donna sa bête à l'homme, et garda l'autre.

De retour chez lui, le pauvre homme dit à sa femme : « C'est maintenant que nous aurons des écus autant que nous en voudrons! » La femme ne le croyait guère. « Allons, » dit l'homme à son âne, « fais-moi des écus. » L'âne ne fit rien. On lui donna des coups de bâton, mais il n'en fit pas davantage.

Voilà notre homme encore sur les chemins. Il rencontra le bon Dieu pour la troisième fois. « Où vas-tu, mon brave homme? — L'âne ne m'a point fait d'écus. — Que tu es simple, mon pauvre homme! Tiens, voici un bâton; quand tu lui diras : *Tapalapautau*, il se mettra à battre les gens; si tu veux le rappeler, tu lui diras : *Alapautau*. » L'homme prit le bâton et entra encore dans la même auberge. Il dit aux gens de l'auberge : « Vous ne direz pas à mon bâton : *Tapalapautau*. — Non, non, dormez en paix. »

Quand les gens virent qu'il était couché, ils s'empressèrent de dire au bâton : « *Tapalapautau*. » Aussitôt le bâton se mit à les corriger d'importance et à leur casser bras et jambes. « Hé! l'homme! » criaient-ils, « rappelez votre bâton; nous vous rendrons votre serviette et votre âne. » L'homme dit alors : « *Alapautau*, » et le bâton s'arrêta. On lui rendit bien vite sa serviette

et son âne ; il s'en retourna chez lui et vécut heureux avec sa femme et ses enfants.

Moi, je suis revenu et je n'ai rien eu.

REMARQUES

Comparer nos nos 39, *Jean de la Noix*, et 56, *le Pois de Rome* : les remarques de ces deux variantes complètent les rapprochements que nous allons faire ici.

*
* *

Dans un conte valaque (Schott, n° 20), c'est, comme dans notre conte, le bon Dieu qui donne à un pauvre paysan un âne aux écus d'or ; puis, après que des aubergistes le lui ont volé, une table qui se couvre de mets au commandement, et enfin un gourdin qui rosse les gens. — Dans un conte toscan (Gubernatis, *Novelline di Santo Stefano*, n° 21), celui qui donne les objets merveilleux (table, brebis et bâton) est un vieillard, qui n'est autre que Jésus¹. — Dans un conte hongrois (Erdelyi-Stier, n° 12), les objets sont donnés par un vieux mendiant envers lequel le héros a été charitable, et qui se révèle à lui comme étant « celui qui récompense le bien ».

Partout ailleurs, le donateur des objets, celui que rencontre le pauvre homme, est un autre personnage que le bon Dieu. — Dans des contes siciliens (Gonzenbach, n° 52 ; Pitrè, n° 29), c'est, sous la figure d'une belle femme, la Fortune, le Destin du héros ; — dans un conte espagnol (Caballero, I, p. 46), c'est un follet ; — dans un conte autrichien (Vernaleken, n° 11), une statue ; — dans un conte picard (Carnoy, p. 308), un magicien ; — dans un conte lithuanien (Leskien, n° 30), un vieux nain ; — dans un autre conte lithuanien (Schleicher, p. 105), un vieillard ; — dans un conte islandais (Arnason, trad. anglaise, p. 563), le pasteur de la paroisse ; — dans un conte vénitien (Bernoni, I, n° 9), un *signor* ; — dans un conte toscan (Nerucci, n° 34), une *signora* ; — dans un autre conte toscan (*ibid.*, n° 43), un fermier, dont le héros, qui est ici un jeune garçon, est le neveu.

Dans tout un groupe de contes de cette famille, c'est de maîtres au service desquels il est entré, que le héros reçoit les objets merveilleux : dans un conte du Tyrol italien (Schneller, n° 15), de trois fées ; — dans un conte des Abruzzes (Finamore, n° 37), de fées aussi ; — dans un conte catalan (*Rondallayre*, III, p. 31), du diable ; — dans un conte portugais (Coelho, n° 24), d'un roi ; — dans un conte italien de la province d'Ancône (Comparetti, n° 12), d'un homme, non autrement désigné ; — dans un conte irlandais (Kennedy, II, p. 25), d'une vieille femme.

Dans un conte tchèque de Bohême (Waldau, p. 41), il s'agit de trois frères dont chacun reçoit successivement d'un vieillard, leur maître, au bout d'une année de service, un des objets merveilleux. (Comparer le conte toscan de la collection Gubernatis, cité plus haut.) — Dans un conte hessois (Grimm, n° 36),

1. Ici ce sont trois frères qui reçoivent chacun successivement un des objets merveilleux.

il y a aussi trois frères, mais c'est d'un maître différent que chacun reçoit un des objets. (Comparer le conte portugais n° 49 de la collection Braga, où les objets sont donnés à trois frères par trois personnages qu'ils rencontrent.)

Un conte russe (Gubernatis, *Zoological Mythology*, II, p. 262) est tout particulier : un vieux bonhomme s'en va trouver « la cigogne », et la prie d'être pour lui comme son enfant (allusion à la piété filiale attribuée aux cigognes). La cigogne lui donne successivement les objets merveilleux. — Dans un autre conte russe (Goldschmidt, p. 61), la cigogne est remplacée par une grue, reconnaissante envers un paysan, qui lui a rendu la liberté après l'avoir prise au filet.

Un second conte russe et d'autres contes qui s'en rapprochent beaucoup sont bien curieux aussi. Dans le conte russe (Dietrich, n° 8), un homme va trouver le Vent du sud, pour se plaindre de ce que celui-ci lui a enlevé sa farine. Il en reçoit une corbeille merveilleuse, etc. — Dans un conte norvégien (Asbjørnsen, traduction allemande, I, n° 7), c'est le Vent du nord qui donne les objets merveilleux, et, là aussi, pour remplacer la farine qu'on lui réclame. — Dans un conte de la Haute-Bretagne (Sébillot, III, n° 24), les objets sont donnés par le Vent du nord-ouest, qui a enlevé tout le lin d'un bonhomme (comparer un conte de la Basse-Bretagne, publié par M. Luzel, dans *Mélusine*, 1877, col. 129, et un conte toscan de la collection Comparetti, n° 7). — Enfin, dans un conte esthonien (H. Jannsen, n° 7), au lieu du Vent figure la Gelée, qui a détruit les semailles d'un pauvre diable, et chez qui celui-ci va se lamenter.

Dans une dernière catégorie de contes de cette famille, les objets merveilleux arrivent au pauvre homme par voie d'échange contre sa vache ou son cochon, par exemple. Dans un conte irlandais, de la collection Crofton Croker (traduit dans le *Magasin pittoresque*, t. XI, p. 133), dans un conte souabe (Meier, n° 22), peut-être dérivé directement du livre irlandais, dans un conte du Tyrol allemand (Zingerle, II, p. 56), et dans un conte autrichien (Vernaleken, n° 17), c'est avec un nain que se fait l'échange ; — dans deux contes du Tyrol allemand (Zingerle, II, p. 84 et 185), avec un personnage inconnu ou avec un roi ; — dans un conte allemand du duché d'Oldenbourg (Strackerjan, II, p. 312), avec le diable.

*
* *

Dans bon nombre de ces contes, nous retrouvons exactement les objets merveilleux du conte lorrain. Dans d'autres, il y a quelques différences. Ainsi, au lieu de l'âne, un mulet (conte bas-breton), un cheval (conte vénitien), un coq (conte du duché d'Oldenbourg), qui font de l'or ; — une poule qui fait des ducats (premier conte tyrolien) ; — une poule aux œufs d'or (conte irlandais, collection Kennedy) ; — un bélier (conte tchèque), une brebis (conte lithuanien, collection Schleicher), un bouc (conte lithuanien, collection Leskien ; conte norvégien), une chèvre (conte autrichien), dont les poils ruissellent de pièces d'or, quand on leur dit de se secouer ; — un tamis d'où il tombe de l'argent comme de la farine (conte portugais de la collection Coelho).

Dans le premier conte portugais, dans le conte tyrolien (Zingerle, II, p. 185), dans le conte hessois et dans les deux contes lithuaniens, la serviette

est remplacée par une petite table ; dans le conte sicilien de la collection Gonzenbach, par une baguette magique.

Le gourdin se retrouve partout, excepté dans le conte picard, où il est très bizarrement remplacé par une chèvre, qui bat l'aubergiste, et dans le conte autrichien n° 11 de la collection Vernaleken, où le troisième objet merveilleux est un chapeau d'où sort un régiment, quand on le frappe avec une baguette. Ce détail relie ce conte aux contes du genre de nos nos 42, *Les trois Frères*, et 31, *l'Homme de fer*.

Un petit groupe, parmi les contes indiqués ci-dessus, n'a que deux objets merveilleux. Dans le conte irlandais de la collection Crofton Croker, ce sont deux bouteilles : de la première, il sort, au commandement, deux petits génies fort jolis, apportant toute sorte de mets ; de la seconde, deux génies affreux qui bâtonnent tout le monde (comparer le conte souabe et le premier des contes tyroliens). — Dans les contes russes que nous font connaître M. de Gubernatis et M. Goldschmidt, des sacs remplacent les bouteilles. — Dans le conte russe de la collection Dietrich, les deux objets sont une corbeille, qui donne toute une sorte de mets, et un tonneau, auquel on dit : « Cinq hors du tonneau ! » — Enfin, dans le conte toscan de la collection Nerucci, il y a deux boîtes : de la première, sortent deux serviteurs, qui apportent tout ce que l'on souhaite ; de la seconde, deux personnages armés de bâtons. (Comparer le conte italien de la collection Comparetti et le conte esthonien, où, au lieu des boîtes, figurent deux havresacs.)

*
* *

Quant à la perte des objets merveilleux, elle a lieu, dans les contes ci-dessus mentionnés, de diverses façons. La forme la plus ordinaire est celle du conte lorrain : ils sont volés par un hôtelier qui leur substitue d'autres objets en apparence semblables. Ailleurs, ils sortent des mains de leurs possesseurs par une vente ou un échange imprudents (contes toscans, conte islandais, conte esthonien). — Dans le conte russe de la collection Dietrich, la femme du bonhomme veut absolument, par sottise vanité, inviter un certain seigneur à manger des bonnes choses fournies par la corbeille merveilleuse, et le seigneur envoie ensuite ses gens enlever la corbeille et lui en substituer une autre. (Le conte autrichien a quelque chose du même genre. Comparer le conte hongrois.)

Si nous tenons à indiquer ici ces diverses formes, c'est que nous les retrouverons toutes en Orient.

On a vu que, dans notre conte, le bonhomme recommande à l'aubergiste de ne pas dire telle ou telle chose aux objets merveilleux. Il en est de même dans le conte du Tyrol italien, dans le conte vénitien, dans le conte tchèque et dans un conte napolitain du xvii^e siècle, dont nous allons parler. (Comparer le conte portugais de la collection Braga.) — Dans les autres contes où figure l'auberge, le pauvre diable a fait imprudemment l'essai des objets devant l'hôtelier, ou bien celui-ci l'a épié.

*
* *

Au xvii^e siècle, le Napolitain Basile insérait dans son *Pentamerone* (n^o 1), un conte où le héros reçoit d'un ogre, chez qui il a servi, un âne qui fait des pierres précieuses, et ensuite, après que l'âne a été volé par un hôtelier, une serviette et un gourdin merveilleux.

*
* *

En Orient, nous avons d'abord à citer un conte syriaque (Prim et Socin, n^o 81, p. 343) : Un renard, que sa femme a mis à la porte de sa maison, reçoit d'un personnage mystérieux, qui tout à coup s'est dressé devant lui du fond d'une source, une assiette qui se remplit de mets au commandement ; mais il lui est défendu de la montrer à sa femme. Il a l'imprudence de se servir, en présence de celle-ci, de l'assiette merveilleuse, et sa femme l'oblige à inviter à dîner le roi des renards. Ce dernier, quand il voit quelle est la vertu de l'assiette, envoie de ses gens qui s'en emparent ¹. Le renard retourne à la fontaine, et l'homme lui donne un âne qui fait des pièces d'or. Même imprudence de la part du renard. Un jour, sa femme veut absolument monter sur l'âne pour aller au bain. La maîtresse du bain substitue à l'âne aux pièces d'or un âne ordinaire, tout semblable en apparence. Force est au renard de retourner une troisième fois à la fontaine. Cette fois l'homme lui donne une gibecière d'où sortent, quand le renard le leur ordonne, deux géants, qui tuent la femme du renard, pour la punir, le roi des renards et la maîtresse du bain, pour leur reprendre l'assiette et l'âne. ²

Il a été recueilli, dans le sud de l'Inde, dans le Deccan, un conte de cette même famille (miss Frere, p. 166) : Un brahmane très pauvre a marié sa fille à un chacal, lequel n'est autre qu'un prince qui a pris cette forme. Un jour, il va trouver son gendre, et lui demande de le secourir dans sa misère. Il en reçoit un melon que, sur le conseil du chacal, il plante dans son jardin. Le lendemain et les jours suivants, à la place où il a planté le melon, il trouve des centaines de melons mûrs. Sa femme les vend tous successivement à sa voisine, sans savoir qu'ils sont remplis de pierres précieuses. Quand enfin elle s'en aperçoit et qu'elle réclame, l'autre fait semblant de ne pas comprendre et la met à la porte. Le brahmane retourne chez le chacal ; celui-ci lui fait présent d'une jarre, toujours remplie d'excellents mets. Mais le brahmane a l'imprudence d'inviter à dîner chez lui un riche voisin, qui l'a flatté pour savoir son secret. Une fois informé des vertus de la jarre, le voisin va en parler au roi. Celui-ci vient, à son tour, dîner chez le brahmane, et ensuite envoie de ses gardes s'emparer de la jarre merveilleuse. Nouveau voyage du brahmane, qui cette fois, rapporte une seconde jarre d'où il sort, quand on en soulève le couvercle, une corde qui lie les gens et un gourdin qui les roue de coups. Grâce au gourdin, le brahmane rentre en possession de ce qui lui a été volé.

1. Comparer le conte russe cité plus haut.

2. Comparer le groupe de contes européens, ci-dessus indiqué, où des génies armés de bâtons sortent, au commandement, d'un sac, d'un tonneau ou d'une bouteille. — En Orient, nous retrouvons aussi les génies bienfaisants des contes européens. Ainsi, dans un conte des *Mille et une Nuits* (Histoire de Djaudar), figure un bissac « où habite un serviteur (c'est-à-dire un génie) qui donne tous les mets que l'on désire ».

Si, du sud de l'Inde, nous passons tout au nord, nous trouvons au pied de l'Himalaya, chez les Kamaoniens, un conte analogue (Minaef, n° 12). Voici la traduction de ce conte : Il était une fois un petit vantard. Un jour, il dit à sa mère : « Ma mère, cuis-moi du pain, et j'irai voyager. » Le voilà parti. Arrivé sur le bord d'un étang, il s'assit, tira quatre pains de son sac et les mit aux quatre coins de l'étang ; et il dit : « J'en mangerai un, puis un autre, puis un troisième, et, si l'envie m'en prend, je mangerai tous les quatre *gendres*. »¹ Or, dans l'étang, il y avait quatre serpents, un à chacun des quatre coins. En entendant le petit vantard, ils eurent peur et se dirent : « Oh ! il nous mangera, bien sûr ! » Alors l'un d'eux dit au petit vantard : « Petit frère, ne nous mange pas : je te donnerai un lit qui vole de lui-même. » Le second lui dit : « Petit frère, ne nous mange pas : je te donnerai des chiffons qui sèment d'eux-mêmes. » Le troisième lui offrit « une coupe qui bout d'elle-même », et le quatrième « une cuiller qui puise d'elle-même ». Le premier serpent ajouta : « Mon lit a cette propriété, qu'il te portera partout où tu voudras être. » Le second : « Mes chiffons ont cette propriété que, si tu leur dis : Semez des roupies, ils t'en donneront un tas. » Le troisième : « Ma coupe te préparera la nourriture que tu désireras, sans feu et sans eau. » Enfin le quatrième : « Ma cuiller mettra devant toi tout ce que tu voudras. » Le petit vantard contempla ces objets et en fut tout réjoui. Survint la nuit ; comme il était trop tard pour retourner à la maison, il entra chez une vieille femme. Celle-ci, pendant qu'il dormait, prit ses objets et leur en substitua d'autres qui n'étaient bons à rien. Le lendemain, le petit vantard arriva tout joyeux à la maison, en criant : « Petite mère, apporte un seau pour mesurer mon argent. » Il commanda aux chiffons de semer ; mais il n'en sortit que des poux. Il se mit à réfléchir : « C'est étrange ! Comment cela a-t-il pu arriver ? » Bref, il s'en retourna à l'étang et dit comme la première fois : « Je vous mangerai tous les quatre. » Les serpents, eux aussi, se mirent à réfléchir : « C'est étrange ! Nous lui avons donné tant d'objets merveilleux, et il vient toujours nous tourmenter ! » Finalement ils lui dirent : « Petit frère, là où tu as passé la nuit, la vieille femme a changé tes objets. Nous allons te donner un gourdin qui bat et une corde qui lie. Prends-les ; va chez cette vieille et dis : Corde, gourdin, reprenez mes objets à la vieille ! Ils reprendront tous tes objets et battront d'importance la vieille pour ta consolation. » Le petit vantard retrouva ainsi son bien.

Un autre conte indien, venant probablement de Bénarès (miss M. Stokes, n° 7), ressemble beaucoup au conte kamaonien ; il ne présente guère que les différences suivantes. Les quatre serpents sont remplacés par cinq fées ; la première fois que Sachuli leur fait peur, elles lui donnent un pot qui procure tous les mets qu'on lui demande ; la seconde fois, une boîte qui procure tous les habits qu'on désire. Ces deux objets sont successivement volés par un cuisinier, dans la boutique duquel Sachuli a eu l'imprudence d'en faire l'expérience, et qui leur substitue des objets ordinaires. Alors les fées donnent à Sachuli une corde et un bâton magiques.

Ces deux contes nous offrent déjà un détail qui n'existait pas dans le conte

¹ Ce terme est considéré comme injurieux chez les Kamaoniens.

indien du Deccan : la substitution à l'objet merveilleux d'un objet ordinaire en apparence identique. Dans le conte du Deccan, en effet, c'est par la force que le roi s'empare de la jarre merveilleuse du brahmane. Un quatrième conte indien, recueilli dans le Bengale (Lal Behari Day, n° 3), va se rapprocher encore davantage de nos contes européens ; nous y trouverons même le fripon d'aubergiste : Un pauvre brahmane, ayant femme et enfants, est très dévot à la déesse Durga, l'épouse du dieu Siva. Un jour qu'il est dans une forêt à se lamenter sur sa misère, le dieu Siva et son épouse viennent justement se promener dans cette forêt. La déesse appelle le brahmane et lui fait présent d'un objet merveilleux, qu'elle a demandé pour lui à Siva : c'est un pot de terre qu'il suffit de retourner pour en voir tomber sans fin une pluie des meilleurs *mudki* (sorte de beignets sucrés). Le brahmane remercie la déesse et s'empresse de reprendre le chemin de la maison. Il est encore loin de chez lui quand il a l'idée de faire l'essai du pot de terre : il le retourne, et aussitôt en sort une quantité de beignets, les plus beaux que le brahmane ait jamais vus. Vers midi, ayant faim, il s'apprête à manger ses *mudki* ; mais, comme il n'a pas fait ses ablutions ni dit ses prières, il s'arrête dans une auberge près de laquelle se trouve un étang. Il confie le pot de terre à l'aubergiste, en lui recommandant à plusieurs reprises d'en avoir grand soin, et s'en va se baigner dans l'étang. Pendant ce temps, l'aubergiste, qui avait été fort étonné de voir le brahmane attacher tant de prix à un simple pot de terre, se met à examiner ce pot : comme il le retourne, il en tombe une pluie de beignets. L'aubergiste s'empare du pot magique et lui substitue un autre pot d'apparence semblable. Ayant fini ses dévotions, le brahmane reprend son pot et se remet en route. Arrivé chez lui, il appelle sa femme et ses enfants et leur annonce les merveilles qu'ils vont voir. Naturellement ils ne voient rien du tout. Le brahmane court chez l'aubergiste et lui réclame son pot ; l'autre feint de s'indigner et met le pauvre homme à la porte. — Le brahmane retourne à la forêt dans l'espoir de rencontrer encore la déesse Durga. Il la rencontre en effet, et elle lui donne un second pot de terre. Le brahmane en fait vite l'essai ; il le retourne, et il en sort une vingtaine de démons d'une taille gigantesque et d'un aspect terrible, qui se mettent à battre le brahmane. Heureusement celui-ci a la présence d'esprit de remettre le pot dans sa position première et de le couvrir, et aussitôt les démons disparaissent. Le brahmane retourne chez l'aubergiste et lui fait les mêmes recommandations que la première fois. L'aubergiste s'empresse de retourner le pot de terre, et il est roué de coups, lui et sa famille. Il supplie le brahmane d'arrêter les démons. L'autre se fait rendre son premier pot de terre et fait ensuite disparaître les démons¹. Le brahmane s'établit alors marchand de *mudki* et devient très riche.

Ce conte indien a une seconde partie : les enfants du brahmane ayant un jour pénétré dans la chambre où leur père enfermait le pot aux beignets, se disputent à qui s'en servira le premier ; dans la mêlée, le pot tombe par terre et se brise. Durga prend encore pitié du brahmane et lui donne un troisième pot d'où sort à flots du *sandesa* délicieux (sorte de laitage sucré). Le brahmane se met à vendre de ce *sandesa* et gagne beaucoup d'argent. Le *zemindar*

1. Comparer le conte syriaque et les contes européens qui en ont été rapprochés.

du village, qui marie sa fille, prie le brahmane d'apporter son pot dans la maison où a lieu la fête. Le brahmane obéit, non sans résistance. Alors le zemindar s'empare du pot merveilleux. Mais, à l'aide du pot aux démons, le brahmane se remet en possession de son bien. — Cette seconde partie correspond, pour la fin, au conte indien du Deccan.

Dans d'autres contes orientaux, qui ne se rapportent pas au même thème que le nôtre, nous trouvons des objets merveilleux analogues : ainsi, dans le livre kalmouk intitulé *Siddhi-Kür*, livre dont l'origine est certainement indienne, une coupe d'or qu'il suffit de retourner pour avoir ce que l'on souhaite, et un bâton qui, au commandement de son possesseur, s'en va tuer les gens et reprendre ce qu'ils ont volé ; dans une légende bouddhique, rédigée dans la langue sacrée du bouddhisme, le pali, une tasse, qui a des propriétés identiques à la coupe du conte kalmouk, et une hache qui exécute tous les ordres qu'on lui donne et notamment s'en va couper la tête à ceux qu'on lui désigne. Nous renvoyons, pour plus de rapprochements, aux remarques de notre n° 42, *les trois Frères*. Nous ajouterons seulement ici que, dans un conte recueilli chez les Tartares de la Sibérie méridionale (Radloff, IV, p. 365-366), il est question d'une « nappe merveilleuse » qui, « si on l'étend au nom de Dieu, se couvre de toutes sortes de mets », et une « cruche merveilleuse », d'où coulent sans fin du thé, du sucre, du miel et du vin.

Au sujet de l'âne aux écus d'or, qui ne s'est présenté à nous en Orient que dans le conte syriaque, on peut voir l'Introduction au *Pantchatantra* de M. Théodore Benfey (I, p. 379). D'après le savant orientaliste, il se trouve dans un livre bouddhique thibétain, le *Djangloun*, un éléphant aussi extraordinaire (« *ein goldkackender und goldharnender Elephant* »). Dans un conte indien du Bengale (Lal Behari Day, n° 6), le fumier d'une certaine vache est aussi de l'or.

*
* *

Notre conte se retrouve, pour l'idée, en Afrique, chez les nègres du pays d'Akwapim, pays qui fait partie du royaume des Achantis. Ces nègres racontent, au sujet d'un personnage nommé Anansé (l'Araignée), l'histoire suivante (*Petermann's Mittheilungen aus J. Perthes geographischer Anstalt*, 1856, p. 467) : Au temps d'une grande famine, Anansé s'en fut au bois et trouva un grand pot. « Ah ! » dit-il, « voilà que j'ai un pot ! » Le pot lui dit : « Je ne m'appelle pas pot, mais *Hò bore* (lève ! comme on dit de la pâte qui fermente). » Et, sur le commandement d'Anansé, il se remplit de nourriture. Anansé l'emporte chez lui et le cache dans sa chambre. Ses enfants, étonnés de voir qu'il ne mange plus avec eux, entrent dans la chambre pendant son absence, trouvent le pot et lui parlent à peu près comme avait fait leur père. Après avoir bien mangé, ils brisent le pot en mille pièces. Anansé, de retour, est bien désolé et s'en retourne au bois, où il voit une cravache pendue à un arbre. « Voilà une cravache ! » s'écrie-t-il. — « On ne m'appelle pas cravache : on m'appelle *Abridiabradu* (fouaille !). — Voyons ! » dit Anansé, « fouaille un peu ! » Mais, au lieu de lui donner à manger, comme il s'y attendait, la cravache lui donne force coups. Il l'emporte chez lui, la pend dans sa chambre et sort en laissant à dessein la porte ouverte. Ses enfants s'empres- sent d'entrer pour voir. Il

leur arrive avec la cravache ce qui est arrivé à leur père. Quand la cravache cesse de les battre, ils la coupent en morceaux et dispersent ces morceaux dans tout le monde. « Voilà comment il y a beaucoup de cravaches dans le monde ; auparavant il n'y en avait qu'une. »

*
**

Un détail pour finir. Dans le conte hongrois n° 4 de la collection Gaal-Stier, il est parlé, exactement dans les mêmes termes que dans *Tapalapaütan*, d'un pauvre homme « qui avait autant d'enfants qu'il y a de trous dans un tamis ». Cette bizarre expression se trouve également dans un conte du « pays saxon » de Transylvanie (Haltrich, n° 21) et dans un conte de la Haute-Bretagne (Sébillot, *Littérature orale*, p. 213).
